

Je dédie ce livre aux femmes
de tous les continents de la terre
qui ont perdu
un être cher
dans toutes les guerres
et tous les camps et goulags du monde.

Je remercie
mon ami Richard Ode,
ma fille Véronique,
et son collègue Frédéric Pottier,
qui m'ont apporté une aide précieuse
dans la correction des textes,
et la mise en forme de ce livre.

Gilbert Moreux

LE SECRET D'ALICE

pour survivre à une tragédie

suivi de
*La mort de
Maxime*
Entretiens
entre deux
orphelins
de guerre

Avertissement

Lorsque j'ai commencé l'écriture de ce livre, je n'imaginai pas pénétrer plus avant dans le mystère entourant l'assassinat de Julien Girault, alias Maxime, chef des Francs-tireurs et partisans du Cher, retrouvé assassiné au coin d'un bois de Saint-Germain-du-Puy, près de Bourges, le 26 août 1944.

J'avais déjà émis l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'un acte de guerre de résistants FFI, motivé par des raisons de vols d'armes, sans recevoir de démenti argumenté.

C'était la vie d'Alice qui m'intéressait.

Et puis, quand le projet de ce livre a été connu, j'ai reçu le conseil, d'abord amical, de ne pas ouvrir le dossier de l'histoire de Maxime, déjà classé par les historiens.

Par hérédité, au regard des « gardiens du temple » je n'avais aucune légitimité pour conduire une nouvelle recherche, à partir d'éléments que j'estimais nouveaux.

Et puis les « conseils », indirects, sont devenus moins amicaux. Ils ont stimulé ma curiosité en me laissant croire, à tort ou à raison, qu'il pouvait y avoir « anguille sous roche ». L'autre hypothèse d'une mort pour raisons politiques était-elle plausible ? J'ai donc poursuivi ma recherche vers d'autres champs, sans méthode, me fiant aux éléments tangibles que pourraient m'offrir les circonstances.

Le premier élément est venu avec la connaissance des attendus du non lieu prononcé par le tribunal militaire de Lyon à l'encontre des auteurs de l'exécution sommaire de deux personnalités de la région de Saint-Florent-sur-Cher. J'ai, ainsi, pénétré dans les arcanes d'une organisation politico-militaire très structurée, dont il n'est pas question dans les récits locaux.

Un autre élément s'est offert à ma perspicacité aux « Rendez-vous de l'Histoire », à Blois, lors de la présentation de la négociation secrète en juin 1940 entre les communistes français et les autorités allemandes d'occupation.

J'ai trouvé un troisième élément avec des informations reçues du Musée de la résistance de l'Isère, suite à une recherche sur internet.

Je remercie Claude Pennetier, chercheur au CNRS pour l'horizon qu'il m'a ouvert, à Blois, et Jean-Marie Paviot pour nos échanges à propos de l'assassinat de son père en septembre 1944.

Je remercie les Archives départementales du Cher, les Archives départementales du Loiret, le Centre de documentation de l'armée à Vincennes, le Musée de la Résistance de l'Isère, le Ministère de la Défense, dépôt central d'archives de la justice militaire du Blanc, pour l'aide qu'ils m'ont apportée.

Je remercie aussi, ceux qui, en me conseillant de me taire, m'ont, paradoxalement, poussé vers des pans de l'Histoire que j'ignorais jusqu'alors.

25 avril 2007

Première partie

Le secret d'Alice

1

**Alice, une Berrichonne
du XX^{ème} siècle**

"L'enjeu, n'est pas celui de la légitimité. Il est celui de la rigueur. Le devoir de mémoire n'a de sens que s'il est aussi un devoir de rigueur"

Élisabeth Roudinesco
Le Monde des livres du 23 février 2007

Ce jour-là, je montais l'escalier tête baissée, en comptant le nombre de marches, comme d'habitude, depuis une certaine lecture de Baden-Powell. « *L'enfance commande* » m'a dit, je ne sais qui. Elle commande pour moi quand je monte un escalier. C'était un conseil pour louveteaux ou pour les frères du Petit Poucet qui semaient des cailloux en vue de retrouver leur route si, pour une cause inattendue, la fuite devenait signe de courage et d'intelligence. Compter les marches pour se retrouver dans le connu en cas de retour par l'escalier, la nuit, lumières éteintes. Baisser la tête pour assurer la pose du pied et ne pas risquer la chute quand, l'âge venu, les gestes sont moins assurés. Précautions inutiles souvent, utiles parfois.

Après la sonnerie d'annonce, le visage d'une dame m'est apparu à la fenêtre au-dessus du portail. J'ai décliné mon nom, sa voix m'a donné la conduite à suivre pour ouvrir la porte. J'ai pénétré dans une petite cour fleurie, tout en longueur, et emprunté l'escalier situé à gauche, qui conduisait à l'appartement de la dame avec qui j'avais pris rendez-vous.

On raconte que le temps de la montée de l'escalier est le meilleur temps de l'amour. Temps du fantasme, de

l'espérance, de l'attente, de l'espoir, de la crainte, de l'intensité du désir, qu'on le monte seul ou accompagné.

Je ne montais pas l'escalier pour une histoire d'amour, mais pour une histoire de mort. Celle de mon père, assassiné soixante années auparavant.

Après mille hésitations, je m'étais décidé à rencontrer Alice Girault qui, dactylo, avait frappé pour le compte de son mari, les lignes du bulletin *En Avant* relatant les opérations des Francs-tireurs et Partisans du Cher (FTP) qui avaient « liquidé » mon père, le 5 juin 1944, à 19 heures. Alice Girault était la veuve du commandant de ces groupes de résistants FTP, et, en décidant de la contacter, j'étais certain qu'elle pouvait conforter (ou non) mes hypothèses sur l'identité des tueurs. Il fallait, bien sûr, qu'elle accepte la rencontre et puis, ensuite, qu'elle veuille bien me donner les informations souhaitées. Pour moi, elle ne pouvait pas ne pas savoir. Par son témoignage, je pourrais conclure le livre que je consacrais à l'événement qui avait bouleversé mon adolescence.

Son mari, Julien Girault, alias Commandant Maxime, avait été assassiné, quelques semaines après mon père, dans des circonstances obscures, sans doute par des adversaires, Résistants eux aussi, avec qui il négociait une intégration dans les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) décidée en haut lieu, en vue d'obtenir des armes, intégration qui devait lui apparaître comme une reddition. Il était coriace dans sa volonté d'autonomie et il résistait aux sirènes de l'unité combattante, acceptée par les dirigeants de son parti, qui lui paraissait renforcer le pouvoir des gaullistes au détriment de cette partie de l'armée de l'ombre, qui, dans le Cher, était communiste. Ses parte-

naires - adversaires ont tranché la difficulté en décidant sa mise à mort.

En franchissant les dernières marches, j'ai relevé la tête, arrêté de compter et vu, sur le pas de la porte, dans une attitude d'accueil, une dame de belle et noble prestance qui m'a, de suite, invité à m'asseoir dans un fauteuil de son petit salon. J'ai accepté la tasse de thé qu'elle m'offrait, non sans avoir remarqué, à gauche de l'entrée, la photo de Maxime, près de celle d'un autre homme, celui-ci inconnu pour moi.

J'ai remercié madame Girault d'avoir accepté le rendez-vous et, avant de dérouler le discours précédant mes questions, c'est-à-dire mon livre, mes enquêtes, mes hypothèses, je m'étais forgé l'idée d'une femme, farouche gardienne politique de l'époque où son mari, bravant mille dangers de la guerre de l'ombre, travaillait à l'unification opérationnelle des résistants communistes du Cher. Dans ses premières phrases, je n'ai pas entendu la musique habituelle des défenseurs du temple. Les mots n'avaient pas la force métallique blindée du vocabulaire de base tel que j'ai pu l'entendre chez d'anciens militants du combat prolétarien antifasciste. Les certitudes étaient nuancées dans des souvenirs affectivement intenses.

– Vous savez, monsieur Moreux, lors des journées de la libération de Bourges, quand tout le monde se réjouissait et faisait la fête, moi je pleurais un mari passionnément aimé, disparu dans la tourmente, je me retrouvais seule, avec un enfant, et sans travail.

Et j'ai pensé à ma mère qui pleurait, elle aussi, et qui avait trois enfants.

Elle a répondu à mes questions au-delà de mes espérances, la conversation s'est poursuivie, une autre fois, quand elle a accepté que je la remercie à la première page de mon livre, puis d'autres fois encore, quand l'estime et la confiance réciproques se sont fortifiées dans les entrelacs des échanges personnels au cours de repas gastronomiques qu'elle concoctait dans sa cuisine donnant sur la place Saint Bonnet. De la place où elle m'installait, je voyais la belle cathédrale de Bourges, là où j'ai chanté, adolescent.

– J'ai eu une vie exceptionnelle.

Et de me raconter quelques pans de cette vie « exceptionnelle ».

Lors d'un repas au printemps 2006, elle me donne à lire une lettre de Julien Girault son fiancé, sancerrois de Crézancy, normalien à Rouen, qui souhaitait plus d'intimité dans leur relation et la menaçait de rupture en cas de refus persistant. Elle me raconte aussi la menace opposée de son grand-père, si elle succombait avant mariage. Cruel dilemme.

Son père, trépané de la guerre de 1914-1918, ne pouvait plus dormir dans une chambre et avait planté ses pénales sur le seuil de l'église de Vailly-sur-Sauldre, en compagnie d'un chien. Sa mère traumatisée par la vue d'un terrible accident qui lui avait fait perdre la tête, était enfermée à l'hôpital psychiatrique de Bourges et ne la reconnaissait plus.

– Un jour de mon adolescence, à vélo sur les routes de Sens-Beaujeu, malgré ma situation familiale, je me sen-

tais heureuse et pleine d'énergie alors que j'aurais dû être une fille triste, maltraitée par la vie. Étrange non ?

– Pourquoi étrange ?

– J'ai toujours aimé la vie. Après la mort de mon mari, j'ai dû trouver du travail, j'ai passé avec succès un concours de commis à la Préfecture de Bourges et j'ai longtemps travaillé aux archives du Cher. Je faisais garder mon fils par une famille que je connaissais. Après le deuil de mon mari, je me suis liée à d'autres hommes, toujours de belle allure et de condition supérieure à la mienne. Des hommes cultivés avec qui j'avais plaisir à converser. Il faut dire que j'étais une très belle femme qui attirait leurs regards et attisait leurs désirs. Je savais choisir. Ma vie a vraiment été exceptionnelle.

– Pourquoi ne pas l'écrire ?

– Il me faudrait trouver quelqu'un pour cela. Si vous connaissez...

Je n'ai trouvé personne. Voilà comment l'idée de ce livre a germé.

Lorsque je lui ai proposé d'être l'écrivain de sa biographie, sous une forme non encore déterminée, Alice Girault m'a tout de suite donné son accord. Au seuil d'un nouveau commencement inconnu, qui lui semble venir trop vite, un regard en altitude lui permet de voir la charpente de sa vie, les poutres maîtresses et les événements qui l'ont orientée. Dans son existence, des drames ont pu s'avérer géniteurs de bonheurs inattendus.

Je me suis engagé à la conduire visiter quelques lieux de son enfance pour raviver ses souvenirs de petite fille

berrichonne qui a pu goûter, avec délices, à bien des fruits que la culture d'alors qualifiait d'interdits.

La vie d'Alice Girault, avec une mère absente et un père qui ne contribuait que financièrement, a vraiment été exceptionnelle. Sa manière de la dire aussi. Elle mériterait un écrivain de grand talent pour en révéler les secrets et pour les traduire en termes romantiques et talentueux. Je ne peux pas y prétendre.

Je prétends par contre qu'un sentiment d'affectueuse sympathie me guide dans l'œuvre modeste que j'entreprends. Affectueuse sympathie pour la personne d'Alice Girault, compatriote sancerroise, pour son histoire personnelle, pour tous les siens qui ont eu leur part de peines et de souffrances, pour sa famille, ses amours et ses proches amis. Je ne l'ai jamais entendue dénigrer qui que ce soit en essayant de comprendre le pourquoi d'une situation ou d'une observation qui ne la satisfaisait pas. Elle sait que les hommes et les femmes peuvent, sous certaines conditions, agir plus ou moins librement. Son esprit critique bienveillant est le garant de sa distanciation par rapport aux événements, une condition requise pour se donner un espace de liberté de jugement. En a-t-il toujours été ainsi ? Je ne saurais le dire.

Lors de mes rencontres après la sortie de mon livre *Pourquoi mon père ?* mon esprit n'était plus mobilisé pour tenter de découvrir des éléments déterminants qui conforteraient mon hypothèse sur les conditions de sa « liquidation », même si, quelque part dans un coin du cerveau, quelques neurones restaient mobilisés, à l'affût d'une information inattendue. Je me suis toujours efforcé d'avoir une écoute attentive dans les entretiens et de mo-

biliser mes savoirs pour décrypter les sens parfois cachés des écrits, quelle que soit leur nature. Je ne prétends pas à une stricte neutralité, d'abord parce qu'elle n'existe pas et parce que je sais que le choix de mes mots dans le langage qui est le mien traduit naturellement l'idéologie qui organise mon univers mental, même si, par une sorte de dédoublement de mon vécu, je peux mieux en contrôler l'expression qui sera exposée aux réactions d'autrui. Je sens, cependant, comme un invisible réseau de correspondances qui oriente mon désir de savoir. En l'occurrence, ce réseau se tisse autour du mot « mystérieux » utilisé à l'origine, tant au sujet de la mort de mon père que dans « l'assassinat » de Maxime.

Dans mon éducation au catéchisme catholique, j'ai souvenir que le mot « mystère » était abondamment cité pour répondre à des questions raisonnables d'ados. Le « mystère » à toutes les sauces pour combler les vides de la raison, pour maintenir le pouvoir des clercs détenteurs de la vérité révélée de Dieu, Dieu étant le grand « mystère ». Dans l'idéologie du Parti communiste d'alors, tiraillé entre les intérêts de l'Union soviétique et un nationalisme déclaré, la part de la croyance écrasait celle de l'esprit critique et autorisait les arrangements avec la réalité des faits déclarés « mystérieux ». En recherche historique, le « mystère » est maintenu pour ne pas vouloir révéler la part de vérité connue, de crainte d'atteindre quelques idoles classées dans le rang des héros. Le mystère est total ou n'est pas et il n'y a pas de mystère partiel comme s'il s'agissait d'une éclipse. L'Eglise a, pour ses mystères, l'avantage de l'éternité et de l'infini. Le Parti communiste ne l'a plus. Sa « vérité scientifique » a fondu comme neige au soleil. Ses mystères ne sont plus que des

énigmes et relèvent du genre policier où il a été expert, quand il était au pouvoir.

Pour mon père, l'énigme me paraît élucidée. Pour Maxime, elle était encore à venir, même si, dans mon premier livre, j'ai accusé les FFI d'être les auteurs du meurtre. Cependant, l'histoire ne s'arrête pas là. Quand, au détour d'une conversation, Alice m'a dit : « Mon fils Michel pense que son père a été victime d'une trahison », mon cerveau s'est de nouveau branché sur les événements d'août 1944. J'ai lu et relu les documents en ma possession et d'autres. J'ai consulté, de nouveau, les archives officielles, jusqu'au jour où j'ai pu confronter ma nouvelle hypothèse avec celle de Michel plus proche de la certitude, peut-être, parce que nourrie du traitement adulte et universitaire, d'informations reçues durant son enfance.

Avec Alice, je me suis toujours senti à l'aise parce que je lui assure la garantie de l'accord, avant toute publication du récit organisé qui prendra la forme d'une biographie partagée. Je lui reconnais naturellement le droit à une mémoire faillible, le droit aussi au silence. Nous savons qu'au fond de chacun de nous se cachent des cohortes d'événements mal vécus, enfouis dans le silence de l'oubli, remontant de nombreuses années en arrière, dont la trace influence toujours les comportements actuels. Certains en sont conscients, d'autres ne s'en soucient pas ou n'en ont pas le moindre souvenir conscient. En faire le récit dans une situation de sympathie écoutante peut réveiller des affects qu'on croyait ensevelis à jamais, et autoriser entre les faits retenus des corrélations nouvelles qui peuvent s'avérer pertinentes. L'âge d'Alice Girault

lui donne une force et une confiance en elle telles qu'elle se sent plus sereine devant l'éventuel jugement de l'autre, mais plus inquiète aussi sur la qualité de sa mémoire. L'écoutant, je n'ai jamais porté de jugement de valeur sur les récits de sa vie que j'entendais, quoique riant souvent avec elle de traits d'humour qui coloraient ses mises à distance de situations vécues dans un lointain passé.

J'étais dans d'excellentes dispositions.

L'accueil chaleureux de mon livre lors de sa sortie dans mon village natal m'avait profondément réconforté. Ce fut l'occasion heureuse de multiples retrouvailles, de celles qu'on ne vit, quand on est éloigné, qu'à l'occasion de cérémonies mortuaires. Dans la salle des fêtes, des parents et des amis d'enfance se sont retrouvés joyeux, heureux de se reconnaître encore, malgré la distance des ans les séparant de leur précédente rencontre. La couverture de presse de l'événement a été exceptionnellement favorable. J'ai reçu de multiples témoignages confortant mes sentiments sur le patriotisme de mon père par les récits d'actes concrets qu'il a posé dans le tourbillon dangereux de la vie sous l'occupation, assumant ses responsabilités d'élu avec humanité et dans l'honneur. Dans mes recherches, je prenais le risque de découvrir, un événement inattendu qui m'aurait conduit à devoir corriger l'image très positive que j'avais de lui. Il n'en a rien été, bien au contraire.

Ma mère a pu s'éteindre quelques mois plus tard après avoir vécu l'événement et me remercier d'avoir écrit ce qu'elle ne pouvait plus lire, mais toujours entendre.

Certains lecteurs attentifs m'ont fait part de leur désaccord sur des interprétations politiques qu'ils jugeaient

hâtives ou erronées concernant des événements de la première période du gouvernement de Vichy.

J'ai pu leur donner mes références sans garantir à tout prix la pertinence de mon point de vue.

D'autres m'ont fait part de situations vécues semblables à la mienne sans qu'ils puissent encore en parler de manière apaisée, comme j'avais tenté de le faire. Je leur ai précisé combien ma recherche de la vérité avait été facilitée par les travaux psychologiques de prise de distance dans le deuil de mon père.

Un an après sa sortie, le livre continue son chemin.

Aujourd'hui, j'imagine que certains lecteurs de cette biographie d'Alice Girault, veuve du Commandant Maxime, chef départemental des Francs-tireurs et Partisans du Cher, écrite par le soussigné, victime dans sa jeunesse de ces mêmes Francs-tireurs, vont s'étonner, s'interroger, et porter des jugements peu amènes sur une telle collaboration. Ce sera reconnaître qu'on ne se départit pas comme cela de structures mentales et historiques qui s'offusquent du moindre accroc aux vérités qu'elles se sont créées et aux clivages qu'elles entretiennent à satiété.

Dans le récit de la vie privée d'Alice Girault ce sera parfois le cas, même si les évolutions culturelles retirent aujourd'hui le côté sulfureux de certaines révélations intimes, révélations qui pourront ouvrir la voie à l'expression de nombreux non-dits. Vues d'aujourd'hui,